

Le libertaire

Administration : HENRI DELECOURT
9, Rue Louis-Blanc, PARIS (10°)
Chèque postal : Delecourt 691-12

QUOTIDIEN ANARCHISTE

A partir de 20 heures : Téléphone Gutenberg 26-55

Rédaction : GEORGES BASTIEN
123, rue Montmartre, Paris (2°)

ABONNEMENTS

FRANCE	ETRANGER
Un an 80 fr.	Un an 112 fr.
Six mois 40 fr.	Six mois 56 fr.
Trois mois 20 fr.	Trois mois 28 fr.
Chèque postal : Delecourt 691-12	

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque.

La faillite de la Société des Nations

Si l'affaire de Corfou n'a pas suffi à prouver les bienfaits de la S. D. N., les derniers incidents d'Egypte, qui n'ont pas eu encore leur épilogue, viennent confirmer la valeur de ce moyen extrahumanitaire par excellence.

Après l'Italie, l'Angleterre, deux pays adhérents à la Société des Nations, depuis que cette illustre idée devint réalité. Deux pays qui constituent cette dite « Société d'Arbitrage International » que ce seul moyen était efficace et susceptible de faire régner la paix sur cette terre.

Tristes résultats !

En 1914 n'existait-il pas également un tribunal international, siégeant à La Haye, dont les fonctions similaires à la S. D. N. devaient soi-disant éviter tout conflit sanglant contre les Peuples. La trop fameuse dernière guerre a prouvé malheureusement la triste valeur de ce tribunal, comme les incidents récents prouvent également et suffisamment l'inutilité et le fiasco complet d'une S. D. N. quelconque, ne servant de refuge qu'à quelques individus vaniteux n'ayant comme idéal véritable que celui de bien vivre aux frais des forces qu'ils représentent soi-disant !!!

Par la même occasion l'on peut se faire une idée exacte de la valeur réelle de toutes ces Lignes et Groupements pacifistes qui recherchent par de belles phrases écrites dans des livres, revues ou journaux ou déclamées dans de chastes conférences, réunions ou meetings, devant un public choisi et bonasse, amateur passionné de démagogie, la popularité, les honneurs, la glorification en se gardant bien de mettre à nu le véritable mal, la véritable cause et de l'attaquer énergiquement sans défaillance jusqu'à sa disparition complète.

Il est vrai que leur façon de faire est sans péril : se dire pacifiste n'est pas un crime puni par les lois et ça fait bien, c'est bien porté, cela rehausse la personne qui s'en pare, en un mot c'est une mode de se dire pacifiste comme demain ce sera la mode de porter des chapeaux verts ou des chaussures rouges !

Les vrais pacifistes ne sont pas de ce côté là, les amants de la Paix et de la Liberté n'ont pas attendu ces preuves irréfutables d'incapacité pour retirer leur confiance à une institution où des hommes (et quels hommes !) se chargeaient de par leur volonté de vouloir régler une question qui ne peut et doit être que par ceux qui ont vraiment intérêt à la faire, c'est-à-dire par les exploités de tous les pays, victimes d'hier et de demain.

Ce qu'il faut avant tout aux travailleurs, c'est acquiescer la suffisance de son « moi » la valeur de son « individualité » et de prendre constamment et au grand jour, une position nette et précise devant les événements qui se succèdent et peuvent s'aggraver d'un moment à l'autre.

« Réfractaires » nous sommes et devons être et cette simple appellation renferme en un mot tous nos droits et toute notre volonté bien arrêtée de paix, nous la voulons avec toutes les forces de notre être, nous devons et sommes prêts dès maintenant à la défendre par tous les moyens susceptibles d'avoir un résultat positif, et du fait même de notre « Réfractarisme » nous attaquons en même temps celui qui est une menace vivante à la stabilité et au développement de cette paix : le Militarisme.

Tout pacifiste qui n'envisage pas la destruction du Militarisme ne peut être qu'un menteur ou un sot et ressemble à cet autre qui ayant la gangrène au pied se contenterait comme soins de pansements humides !

Si les peuples veulent avoir le libre exercice de se gouverner eux-mêmes, c'est à eux seuls à s'organiser dans ce but, croire qu'une association de financiers ou de capitalistes quelconques est capable de prendre leurs intérêts en mains est une utopie grotesque dont les successives leçons reçues doivent être plus que suffisantes pour ouvrir les yeux des plus obstinés.

Tant que dans un pays quelconque il restera un seul soldat, ce soldat sera la preuve vivante que le meurtre et l'assassinat sont encore tolérés et admis, laisser des enfants jouer avec des sabres ou des fusils les incite naturellement à se diviser et à se battre, conserver au milieu des hommes des individus déguisés et armés incite forcément ces derniers à chercher et à créer même l'occasion désirée pour faire va-

loir leur individualité toute imprégnée d'idées sanguinaires, ne rêvant que lutte et bataille, que tranchées et boyaux, que chair déchiquetée, que mort !

Au timoré : celui qui veut la paix doit préparer la guerre.

Répondons bien haut et à la face de tous :

« Partisans de la Paix intégrale et universelle, nous refusons d'apporter notre concours à tous ceux qui fomentent la guerre. »

Fernande MARCO.

Le martyrologe des travailleurs de la mer

ENCORE QUATORZE VICTIMES

Lorient, 30 novembre. — On peut considérer comme perdues les chaloupes de pêche « Jeannine » et « La Tour d'Auvergne », montées chacune par sept hommes. Le canot de la « Jeannine » a été trouvé, en effet, à la dérive en baie d'Étel. Puis, sous les évanés du sémaphore de Gavres, on a aperçu, émergeant, un mâit, qui serait celui de « La Tour d'Auvergne » qui péchait à cet endroit au moment du cyclone.

Et ce sont encore des veuves et des orphelins que les armateurs ne nourriront pas.

POUR FAIRE AUGMENTER LA VIE

On relève les tarifs douaniers

Comme la vie n'est pas assez chère, un projet de loi va être soumis à la Chambre pour le relèvement des tarifs douaniers de trois cents objets.

Et comme le nouveau tarif français forcera, sans délai, les autres pays à agir de même, et que de nouveau il faudra augmenter les tarifs français, il y aura encore de beaux jours pour la vie chère en Europe en général, et en France en particulier.

« Eux » s'organisent

Après avoir empêché des milliards grâce à la tierce mondiale, les métallurgistes alliés et ex-enemis vont se donner la main pour peser plus lourdement sur le Proletariat de tous les pays.

On annonce, en effet, de source autorisée, la conclusion d'un Cartel international métallurgique, qui englobera les Français, les Anglais, les Belges, les Allemands et les Luxembourgeois...

Et pendant ce temps, les libertaires... que font-ils ?

LE FAIT DU JOUR

Encore un tour de vis

Décidément, le Bloc des Gauches se moque du monde avec une désinvolture de premier ordre. Ceux du Bloc National doivent être stupéfaits des leçons que leur donnent leurs adversaires.

Jamais, une politique de débrouillement du public ne s'est déroulée avec autant de cynisme. Les discours contre la vie chère, à la mode ces derniers temps, sont une étonnante couverture à des manœuvres de spéculation sans retenue.

On a souvent fait crier « au voleur » par le voleur désirant détourner l'attention. Aujourd'hui, on hurle contre le prix de la vie, histoire d'empêcher le public d'entrevoir que ce sont ces mêmes politiciens qui le font augmenter, en complicité avec les gros marchands.

Majorité de politiciens d'affaires qui s'entendent très bien avec les chevaliers d'industrie de grande envergure.

Gambetta, qui lança ses requins à l'assaut du pays, sous couleur de politique d'avant-garde, peut être fier de ses succès.

Le gouvernement, en effet, est en train de préparer un projet de loi portant augmentation de droits de douane sur 300 articles.

Il ne s'agit pas, dit-on, des articles d'alimentation ni du vêtement, mais le moins avertis des économistes vous dira que, du moment où tous les autres articles augmentent, la répercussion se fera inévitablement sentir sur toutes les marchandises. L'agriculteur payant plus cher tout ce qu'il achète, vendra son blé ou ses pommes de terre à un prix renforcé, pour se rattraper.

Le Bloc des gauches, comme son drapeau pénètre plus avant dans la voie du protectionnisme. Et qui dit protectionnisme dit vie chère. Car nul n'ignore que les droits de douane ce sont les consommateurs du pays importateur qui les payent. Nul n'ignore non plus, que le prix des marchandises augmentant, celui de la production intérieure suit la même progression. Une minorité s'enrichit un peu plus, c'est le résultat le plus clair.

Depuis six mois qu'ils sont au pouvoir, ils ne cessent de manœuvrer pour le profit de marchands.

Qu'est-ce que ça fait ? Populo est si bête qu'avec un discours d'Herriot, il n'y verra que du bleu.

Remarques et suggestions

« L'histoire nous impose aujourd'hui une tâche grande et pleine de responsabilité que nous devons comprendre justement et dont nous devons être dignes. Un avenir déjà rapproché est à nos idées. Mais c'est de nous (de notre savoir-faire, de la clarté de nos idées, de notre dévouement, de notre état d'organisation, de notre volonté active, de toute notre activité) qu'il dépend d'accélérer effectivement et de faciliter la grande transformation. »

Telle est la logique conclusion de Voline dans son dernier article : « Perspectives ».

Certes, il faut tout mettre en œuvre pour hâter la disparition totale et du capitalisme et du communisme d'État. Mais, de grâce ne préparons pas l'avènement d'une société communiste libertaire en nous tenant uniquement, à sa conception théorique.

Il est de toute urgence que les anarchistes, enfin groupés, portent leur action commune sur un terrain essentiellement pratique.

L'expérience sociale montre que les masses se sont toujours cristallisées autour des groupements ayant, ou semblant avoir, le ferme désir de réaliser un programme bien défini.

Il faut tenir compte des réalités passées et présentes, afin d'en tirer des conclusions qui nous éclaireront et nous seconderont dans nos efforts.

Pour combattre efficacement ces ennemis, il faut, avant tout, bien connaître et leurs éléments de force et leurs éléments de faiblesse, afin de savoir où et comment frapper pour les anéantir.

Ne craignons pas de pénétrer au cœur même des organisations capitalistes, ce qui, à mon sens, a sa valeur pratique immédiate.

Que ferons-nous si, possesseurs des usines et des champs, nous n'avons point sous la main et des créateurs et des organisateurs, en un mot des ingénieurs industriels et agronomes ?

Il ne suffit pas d'être moralement anarchistes, il nous faut être capables d'assumer, du jour au lendemain, la production industrielle et marchande, à seule fin de prévenir famine, troubles sanglants qui conduisent fatalement à la dictature. Témoin la Russie !

Que ceux qui possèdent déjà des connaissances générales étendues enseignent aux moins instruits et que tous parachèvent leur formation par la pratique courante dans les usines et dans les champs.

Mettions en commun et notre savoir acquis et les livres qui nous permettront de remplacer le plus avantageusement possible, au premier jour de la révolution sociale, les ingénieurs actuels alors défaillants.

C'est le devoir strict de tous ceux qui se réclament de la liberté et du bien-être ; c'est la tâche des libertaires dignes de ce nom.

Les masses restent indécises parce qu'elles manquent de confiance. L'avenir révolutionnaire leur fait peur car il ne semble présenter pour elles que désordre et chaos.

Préparons donc, dès aujourd'hui, l'avenir social et montrons que nous sommes des organisateurs et des réalisateurs. C'est encore là le meilleur moyen de nous assurer leur confiance.

Il ne suffit pas de crier sur les toits que la société capitaliste se meurt, il faut être prêt, à sa mort proche ou lointaine, de poser sur son cadavre la première pierre de la société libertaire.

Il nous faut tout prévoir afin d'éviter de décevoir ceux qui seront avec nous le jour de la libération.

C'est un minimum d'honnêteté.

C'est un minimum révolutionnaire.

BARRAULT.

Accordez vos violons

D'après la Liberté, Herriot aurait été mal reçu dans les Vosges. D'après Paris-Soir, il aurait eu une réception magnifique. Première image d'Épinal : un ministre qui fuit, la pipe basse, sous les huées du peuple. Deuxième image d'Épinal : un ministre souriant, au milieu des acclamations, la pipe triomphante au bec. Quelle est la vraie ?

En réalité, un discours dominical et inodore de plus, précédé d'une chanson de l'auteur de « Manon, voici le soleil ! », l'ex-ministre Coudray, dit Maurice Boukay ou l'ombre de Jules Ferry fut évoqué comme sur l'écran du Chat-Noir.

Quant au lourd Herriot il a, pour la mille et unième fois, défini sa politique.

« Je reste fidèle », « J'entends m'appliquer », « Mon ambition c'est... » « Parlons de la patrie », on dirait la nomenclature d'un camelot qui vend des renigades à la porte d'un cabaret de nuit.

Allons, mon vieil Herriot, renouvelle donc un peu ton répertoire !

Solidarité

La souscription faite par Litéro Erranti en faveur de deux copains italiens à la Santé, a rapporté 75 francs, qui ont été immédiatement transmis.

Nous remercions les copains pour les pardessus envoyés.

COMITE DE DEFENSE SOCIALE

Pour la disparition de Biribi

La campagne contre Biribi est maintenant lancée, bien lancée. Elle ne s'arrêtera qu'avec la disparition de l'enfer africain. Lents à venir au début, les renseignements précis affluent maintenant. Ce n'est le sergent V., l'adjudant X., le capitaine T., qui sont fustigés, ce sont les tortionnaires nommément désignés qui sont accusés par des hommes qui prennent la responsabilité de signer ce qu'ils écrivent.

L'enquête officielle faite à Biribi par des personnalités attendues, atteints de déformation professionnelle, à cette enquête faite auprès des chaouchs, au cours de laquelle les bagnards n'osent, par crainte de représailles, accuser leurs bourreaux, dire la vérité, nous opposons notre enquête faite par les ex-bagnards, parmi ceux qui, n'ayant rien à craindre, peuvent parler en toute liberté.

Si vous aviez voulu savoir la vérité sur Biribi, il vous eût été plus profitable, M. Herriot, de convoquer à votre cabinet dix anciens bagnards pris au hasard, que d'envoyer en Afrique une mission militaire d'enquête, sourde et aveugle par fonction.

Aussi, continuerons-nous ici à déchirer chaque jour le voile qui abrite cette horreur : Biribi.

Aujourd'hui, c'est notre camarade Félix GREUILLET qui va vous citer à son tour un fait qui s'est passé sous ses yeux, et va confirmer tout ce que nous avons déjà dit sur ce triste sujet.

Voici ce qu'il nous écrit :

« En 1924, dans la première semaine de mars, la section spéciale du premier et deuxième bataillon se trouve au camp de Dargil (Maroc oriental). Autour du camp, il n'existe aucune plantation. Chaque semaine, une corvée est désignée pour aller chercher, à quinze kilomètres du camp, le bois nécessaire aux cuisines. Cette corvée est, bien entendu, escortée par des tirailleurs placés sur les hauteurs environnantes. Bien que tous sachent que l'évasion était en quelque sorte impossible, qu'à la moindre velléité de fuite, les tirailleurs feraient feu, deux de nos camarades : Roux, du premier bataillon, et Philippe, du deuxième, formèrent le projet de s'évader sans en informer personne. Trompant un instant la surveillance, ils réussirent à gravir une colline. Ils allaient en franchir le sommet et disparaître, lorsque le sergent RIBERA, commandant la corvée, les aperçut. Il ordonna immédiatement aux tirailleurs de poursuivre les fuyards et de faire feu sur eux.

Blancs et Noirs

Harry Snell, parlementaire travailliste, revient de l'Afrique du Sud, où les noirs se multiplient d'une façon vertigineuse. De ce fait, le problème noir semble grave et des remèdes appropriés deviennent nécessaires, dans l'intérêt même du monde ouvrier.

En effet, les grands industriels, les employeurs de toute sorte, usent largement de la main-d'œuvre noire. Les noirs, en effet, n'exigent pas des salaires aussi élevés que les blancs. Il s'ensuit naturellement qu'ils leur sont préférés ; les emplois qui exigent des aptitudes spéciales et qui étaient tous tenus jusqu'ici par des Européens, passent également entre leurs mains. Conséquences : les ouvriers européens sont en mauvaise posture devant leurs patrons.

Et voici les solutions proposées : Les patrons réserveraient aux blancs les emplois nécessitant une certaine expérience ; on confierait aux noirs les travaux ordinaires, ceux que chacun peut faire sans connaissances spéciales.

Mais cette solution ne satisfait pas entièrement Harry Snell ; elle est contraire, dit-il avec raison, à la politique socialiste.

Et voici donc une autre plus humaine et plus égalitaire :

Les ouvriers blancs ou noirs, auront des salaires uniformes ; les patrons s'ont libres d'embaucher qui leur plaît, l'avant payer au même tarif tous leurs ouvriers — quels qu'ils soient. Il paraît probable que la main-d'œuvre ne sera pas rejetée.

Pour revenir à notre problème noir, il y a peut-être quelque part des solutions plus précises, plus efficaces et mieux à la portée des capitalistes.

Voici, par exemple, une histoire toute récente dont nous venons de prendre connaissance : un indigène s'enfuyait, voilà quelque temps de la ferme d'un grand propriétaire de l'Afrique du Sud ; celui-ci réussit à le rattraper et après l'avoir cruellement fouetté, le fit pendre haut et court. Voici un bon remède au « péril noir », n'est-il pas vrai ? Supprimer les noirs serait très efficace. Voici comment on civilise l'Afrique. Notre homme, il est vrai, fut cruellement puni — six semaines de prison ! — On ne se moque pas mieux du monde.

B. L. E. S. S.

(Traduit de l'Esperanto par le « Prolet-Informero »).

Quand vous avez lu le « Libertaire », ne le jetez pas, ne l'utilisez pas comme vieux papier. Mettez-le à l'endroit propice, où il sera découvert et lu par quelqu'un. C'est un bon moyen de publicité qui ne coûte rien.

« PHILIPPE réussit à passer sur l'autre versant et à disparaître. Roux fut moins heureux. Il fut repris par les tirailleurs qui le remirent au sergent. Furieux de l'évasion de PHILIPPE, le sergent RIBERA donna l'ordre aux tirailleurs d'attacher Roux derrière la voiture de la corvée. Ils l'attachèrent de façon à ce que la tête et les reins traînaient par terre et heurtaient à chaque instant le sol rocailleux. Vous voyez de quel affreux supplice il s'agissait.

« C'est dans cette position que le malheureux Roux, mordu par le chien de RIBERA à plusieurs reprises sur différentes parties du corps, dut accomplir une partie du retour. En loques, blessé sur tout le corps, le pauvre Roux implorait le chien. L'appela par son nom, le suppliait de ne plus le mordre, tandis que RIBERA excitait l'animal. Cette bête humaine, cette abominable crapule, interdit au supplice de faire appel à la pitié de l'animal. Au comble de sa rage malaisante, il lui dit : Tais-toi, n'appelle pas mon chien, il est plus honorable que toi !

« Bien entendu, Roux, à demi-mort, fut mis en cellule à l'arrivée au camp. Il était presque fou et ne devint tout à fait, il fut libéré en même temps que moi.

« Quant à PHILIPPE il fut, lui aussi, repris et subit le même et odieux traitement.

« J'ajoute que Roux aurait dû être libéré depuis longtemps avant ces faits, et qu'on le maintenait néanmoins à la section spéciale. C'est sans doute dans un éclair de raison qu'il tenta de s'évader pour échapper à son triste sort.

« Voilà les faits auxquels j'ai assisté. Puissent les partisans de Biribi aller vivre quelques mois dans ces lieux maudits.

« A bas Biribi ! Vive l'amnistie intégrale !

« FÉLIX GREUILLET.

« 108, rue de Clémence, CHÂTEAU-ROUGE.

NOTA. — Nous rappelons à nos correspondants que ce ne sont pas des romans, des exposés de leur vie que nous demandons. Ces longs documents n'apportent rien en général. Ce sont des faits vécus, observés, que nous voulons pouvoir ajouter les uns aux autres pour former un dossier. Les lettres déjà parues devraient avoir éclairé les camarades à ce sujet. Qu'ils imitent donc ceux qui nous ont déjà écrit.

Le Comité de Défense Sociale.

Ce qu'il nous faut, à nous

L'Humanité soutenue par le Parti Communiste et par le gouvernement de Moscou fait appel aux gros sous de ses lecteurs. Il lui faut dit-elle 70.000 francs par mois pour arriver à boucler son budget. Un rien quoi.

Nous ne sommes pas si voraces. Nous n'avons pas au Libertaire une armée de rédacteurs et d'administrateurs grassement payés et nous avons à plusieurs reprises publié notre bilan financier, ce que n'a jamais fait l'organe moscouitaire.

Nous avons dit et nous répétons que les « fonctionnaires » du Libertaire touchent un salaire de 180 francs par semaine, et qu'ils ne sont que six pour faire le travail.

Cependant en dehors des frais de rédaction et d'administration il y a les frais d'impression et de publicité et le Libertaire est jeune ; il lui faut des tuteurs, il lui faut une aide financière en attendant qu'il puisse voler de ses propres ailes.

Oh ! il n'a pas besoin de 70.000 fr. par mois. Il vient de lancer un emprunt de 100.000 francs ; avec cette somme, il a la vie assurée pour au moins un an, c'est-à-dire pour toujours, car durant cette période, libéré des soucis financiers il aura le loisir de chercher les ressources indispensables à sa vie et de faire la propagande nécessaire à sa diffusion.

2.000 actions de 50 francs est-ce impossible à trouver pour conserver le seul organe qui n'a aucun fil à la patte, et qui ne puise dans aucune caisse potique.

Allons, camarades, un dernier effort. Souscrivez à notre emprunt pour que le Libertaire ait la vie sauve et continue son travail de salubrité.

Pour que le Libertaire devienne le porte-voix de tous les ouvriers conscients, de tous les cœurs libres épris de justice, et soit lu dans tout le pays par ceux qui veulent le progrès de l'humanité !

Remplissez dès aujourd'hui le bulletin de souscription et adressez-le au camarade Delecourt qui vous enverra par retour votre action de 50 francs et le Libertaire vivra.

Ventres dorés et parlements pourris

Toute la porcherie est en rumeur. Ce ne sont que grognements, ébrouements, coups de gueule et ruades.

Ces animaux malades de la peste électorale veulent se dévorer parce qu'ils ont découvert qu'ils étaient engraissés dans la même auge, et que le bon Billiet était leur commune providence.

Qu'est-ce que l'Union des Intérêts Économiques, nourrice de ces messieurs ? Qu'est-ce que ce consortium de ventres dorés pourrisseurs d'un parlement interchangeable ? En voici la définition officielle et académique :

« C'est un groupement, qui aux élections de 1919 et de 1924, a rassemblé des adhésions et des fonds pour défendre le programme d'une politique économique déterminée : notamment défense et liberté du commerce, aussi bien le grand commerce que le petit, défense de l'industrie, opposition aux monopoles d'Etat. Les fonds étaient surtout recueillis auprès des grandes sociétés financières... »

C'est là ce que nous découvrons le drap de lit de la république, Monseigneur le Temps. Au demeurant, une caisse, simplement, une grosse caisse, une cymbale législative aux baguettes d'or !

Mais cet arrosage, cet éclairage, toute cette marée de fonds électoraux, c'est vieux comme le monde et comme le soleil, depuis qu'il y a des bêtes de l'urne et qu'elles votent.

Nali qui ne voit pas que les parlements, depuis leur Genèse sont composés des mêmes vendus, des mêmes soudoyés, des mêmes délégués de la finance, du haut commerce ou du commerce bas, des nantis de l'industrie, des loupes féroces du barreau et des brebis galeuses de la médecine, et surtout des hobereaux peints en rouge ou en blanc qui grimpent au mat de cocagne de la politique villageoise ! Tous ces requins ont tripoté dans la marmite de Macbeth de l'élection ! Tous ces renards et tous ces fauves, tous ces furets et toutes ces fourmes, ont le poil luisant du coup de brosse qui les argentait lorsqu'ils se vendirent, corps et âme, au Méphistophélès du vote magique !

Que ce soient les Sénateurs aux échines courbées sous la férule du Bonaparte, qui entraînent chez eux comme dans une cage de hyènes, que ce soient les pairs de la restauration, qui léchaient comme des chats hypocrites l'obésité de Louis XVIII, que ce soient ceux qui aidèrent le roi paraplume à se débarrasser de Charles X, que ce soient les imbéciles sonores de la 2^e République, ou les cirrues de moustache de Napoléon le petit, tous avaient à l'origine de leur fortune électorale, une santé, une boussole, et leurs mains levées pour voter quel ordre du jour présentaient à la face du ciel des paumes de ruse et d'ignorance !

Et ce ne fut pas le Gambettisme, cette bohème organisée, qui changea quelque chose à cette pourriture ! Il trottait de par le monde, à son sujet, une série de petites histoires financières, qui ne sont pas des contes de fées, à faire rougir ce singe de Billiet lui-même !

On vit ensuite le Panama, des chemins de fer, des bateaux, des mines, des fournitures militaires, un tas de marchandises du brie à bric à brac législatif, qui ne relevèrent pas la réputation de ces escarpes écharpés !

Maintenant, de droite à gauche, de gauche à droite, en un sport très quotidien, ils s'envoient des bobards empoisonnés, ils mettent du bleu de haine dans leur lessive de famille !

Que nous importe, à nous ce spectacle, si non pour nous esclaffer, et pour y trouver une constatation filmée de notre pensée ancienne.

Eh oui, sans doute, Billiet a promené son arrosoir sur toutes les plates bandes de ce jardin à la française qui nous offre, au Palais Bourbon, ses plus beaux légumes !

Eh ! oui, tout le monde a touché ou a failli toucher, ou essayé de toucher, ou a été navré de ne pas toucher !

Si ces crocodiles n'étaient pas trempés depuis longtemps dans le fleuve noir du mensonge, ils en pleureraient des larmes sincères !

Mais non. Ils veulent encore être crus par ceux qu'ils dévorent. Ils veulent encore être réélus ! Ils veulent encore ramper dans la vase !

Ils le seront, camarades, si vous ne déracinez pas l'arbre bourgeois dont les racines mangent la terre du peuple !

Ces représentants félons et filous sont les délégués de la bourgeoisie aux points culminants du pouvoir ! Ils ont détruit l'antiquité monarchique pour mettre en son lieu et place l'oligarchie des élites, toujours les mêmes sous leurs étiquettes baroques, qui promettent jusqu'à la nausée, pour mieux tenir les places utiles et les prébendes luxueuses !

Projetez les sales bêtises de ces crapules sur l'écran de l'actualité déshonorante !

Montrons-les tels qu'en eux-mêmes leur saloperie dévoilée les change aux yeux de tous !

Signalons publiquement la copulation des puits d'origine, depuis qu'on a commis des crimes monstrueux au nom de la liberté !

Il n'y a qu'un Bloc, un seul, dans la république des salauds bourgeois : le bloc gauchiste, celui qui fait le cartel des estomacs de gauche et de droite, autour d'une table bien servie !

Il n'y a qu'un drapeau, un seul, dans la patrie des bourgeois votards et des Cachins militaristes, c'est la serviette souillée des festins démocratiques et des banquetts oratoires !

De la redingote égrignée de Thiers au huit reflets de Félix Faure, de la sale petite gueule de Loubet à la silhouette littéraire de Paul Deschanel, du nez courbe et du glapissement de Daudet, chien de berger du Bloc national, à la pipe fumeuse d'Herriot, arlequin d'une ère qui n'est pas nouvelle, tous ces fumistes, tous ces vieux étudiants, tous ces parleurs, tous ces hobereaux à l'âme de veau, n'ont qu'une seule adoration : Le veau d'or du Capital !

GUY SAINT-FAL.

NECROLOGIE

Nous avons le regret d'apprendre la mort du bon camarade Henri Bonjean, de Levallois.

Les obsèques auront lieu cet après-midi, à deux heures, rue d'Alsace, 30, à Levallois.

SOUS LA TROISIEME REPUBLIQUE

Les bagnes d'enfants

Sous la cravache

Nous avons expliqué dans nos articles précédents que les souffrances subies par les petits malheureux étaient graduées suivant un rite établi d'après les règlements de l'Administration pénitentiaire. Nous avons dévoilé que les maisons baptisées « rééducatives de l'enfance » cachent dans l'enceinte de leurs murs une organisation méthodique de la douleur.

Nous avons démontré, assez minutieusement, que des gosses, envers qui la société avait des devoirs, ne sont que des outils avec lesquels l'on établit des fortunes. Nous avons, en même temps, démontré que ces gosses n'étaient que de la chair à expérience pour des « surveillants » dont on peut dire, sans risquer d'être taxé d'exagération, qu'ils sont des bourreaux lâches et anonymes de l'enfance pervertie et pourrie par la guerre.

Aux cachots 3, 4, 5 et 19, on fait subir des épreuves qui démontrent que tout sentiment humanitaire a disparu des cerveaux des « gardiens » des colonies pénitentiaires.

Mais il y a pire que tout ce que nous avons décrit. Dans une partie de l'établissement, figurent, à titre historique, des oubliettes dans lesquelles on enfermait, au temps de saint Dominique, les moines éhéméroïdes.

A l'époque de notre incontestable civilisation due à la guerre du Droit, on ne met plus les faux prêtres de Jésus dans les culs de basse-fosse — on se contente d'y mettre des enfants.

Toujours à Eysses, puisque nous sommes en train de divulguer les scandales, nous allons assister au supplice d'un petit misérable.

Condamné plusieurs fois à quatre jours de cachot, notre gosse est envoyé à la « salle ». Mais, trop faible pour pouvoir supporter les exigences physiques des tours de marche qui doivent durer treize heures, il devra retourner une nouvelle fois au « prétoire ». Le directeur, le si bien dénommé GROSSELOUARD, va apprendre à

notre « mauvais sujet » que si les trente jours de salle ont épuisé sa santé, on va l'expédier à l'infirmerie. Arrivé dans ce lieu qui devrait être l'hospice dans lequel notre pupille aurait le droit de panser les plaies occasionnées au cours de son martyre, le « garçon incorrigible » se verra en butte à la malveillance du docteur, pourtant uniquement rétribué pour soigner les malheureux, mais indemnisé pour la complicité dont il fait preuve vis-à-vis des bourreaux.

Reconnu, au bout de trois semaines, apte à continuer l'exécution de sa punition, le même devra reprendre le collier de misère et recommencer à tourner en rond sur la piste. Abattu par les privations, anémié par le manque de nourriture, il arrive souvent qu'un détenu se déclare, malgré les coups, incapable de poursuivre la course au désistement cérébral. Alors, devant le tortionnaire en chef, il devra subir un interrogatoire au cours duquel il lui faudra démontrer son incapacité absolue de continuer le « tourniquet ».

Malheureusement, jamais reconnu inapte, il paiera de quinze jours de « basse-fosse », la prétention inimaginable d'être « non tourneur ».

La basse-fosse est une ancienne oubliette dans laquelle on plongeait les malheureux « lates », non soumis à la doctrine ecclésiastique.

On y met aujourd'hui des gosses que l'on « ferre » aux poignets et aux pieds. Attaché à une pierre, pour les plonger jusqu'au fond de ce « cul de basse-fosse », le gosse s'écroule et est examiné toutes les huit heures par un médecin qui n'a qu'un seul devoir : déterminer si la victime peut durer huit heures après sa visite.

Nous allons voir, dans le numéro de demain, quelle existence est celle des « colons » condamnés à la « basse-fosse ».

Louis LOREAL.

A bas les étatistes... Cachin et les autres !

Camarades, méfions-nous des politiciens qui nous demandent de les envoyer à la Chambre. Ils critiquent les bourgeois, mais ils veulent le devenir à leur tour et vous demandent vos voix.

Ces messieurs critiquent l'Etat, mais ils veulent instaurer un Etat à eux, socialiste ou communiste. Cet Etat sera toujours l'ennemi du peuple, qu'il brimera, et comme un Etat ne peut vivre sans argent il demandera encore des impôts. Il y aura encore des ministres, des inutilités de toutes catégories, embrogées dans ses rouages ! Il faudra aussi, à cet Etat, sa police et ses soldats, encore des généraux ! Et, tant qu'il y aura des soldats il y aura des guerres !

Quand M. Cachin ou autre se présente au conseil (il ne rêve que de ça), toutes les usines, les chemins de fer, tous les chantiers deviendront la propriété de l'Etat, et nous deviendrons fonctionnaires ! Ce sera l'Etat notre patron ! Eah ! pourquoi changer ? Nous n'aurons plus le droit de demander la moindre augmentation de salaire (car l'Etat « prolétaire » ?) nous payera sûrement le plus qu'il pourra !

Et ces messieurs nous demanderont d'être bons citoyens ! Ils nous feront croire que la révolution est faite ! que le régime bourgeois est écroulé, alors qu'ils en auront tout simplement changé la façade !

Voilà où veulent en venir ces fourbes ; mais espérons que le peuple comprendra à temps.

Camarades, syndicalistes, socialistes, communistes, méfiez-vous !

Un acte de vit de sa belle parole, un homme politique aussi !

Maurice BEAUDIMENT.

Cuisine électorale

Hier dimanche, à Lille, la section du parti radical et radical-socialiste a tenu une grande assemblée, avec Debière comme président.

Ils ont laissé à leur bureau le soin de rechercher les bases d'une entente avec les socialistes, en vue des élections municipales.

Le feu est allumé. La popote chauffe.

Vie chère et pommes frites

Oh triste ironie des mots ! Ces quelques lignes me sont inspirées à la vue d'une de ces voitures ambulantes installées par ces Messieurs du Conseil Municipal qui vous délivrent, moyennant la modique somme de 1 fr. 25, un merlan frit garni de quelques pommes frites. Ainsi, pour ces Messieurs, la vie chère est résolue. Eh bien non ! Le peuple doit comprendre que ceci est une faulx à sa misère, que pendant que les uns font ripailler, d'autres crévent de faim ; pendant que la-bas à Passy, à Auteuil, dans leurs appartements, dans leurs salons fastueusement décorés, bien au chaud, une classe privilégiée regorge de superflu. Pour une fête, une réception quelconque, ces gens-là organisent des dîners, des soupers, des soirées mondaines, en un mot gaspillent l'argent, cet argent qui est le produit valorisé du travail de tous ces travailleurs à qui l'on offre — oh dérision ! — un merlan et quelques frites.

Ah le Peuple se contentera bien de cela, disent-ils. Et en effet il accepte cela sans un geste de révolte. Qu'il sache donc, le Peuple, que la vie chère subsistera tant qu'il déléguera son pouvoir à quelques individus, tant que les intérêts communs — c'est-à-dire ses propres intérêts — seront accaparés au profit d'une minorité, tant qu'il respectera cette sacro-sainte propriété qui légitime tous les maux sociaux dont nous souffrons l'exploitation, la misère, le crime, etc., c'est-à-dire en somme tant qu'il ne fera pas ses affaires lui-même, tant qu'il ne s'emparera pas des moyens de production et d'échange, la vie chère, conséquence fatale du Capital et de l'Etat, étendra ses noires tentacules sur le pauvre monde !

G. LEGER.

Dans les Théâtres

THEATRE FEMINA

« Nous ne sommes pas si forts »

Comédie en 3 actes de M. Paul Vialar.

Il y a toujours eu, chez les jeunes bourgeois surtout, des mufles, des oisifs vicieux, des littérateurs « affranchis » et des demoiselles dont la principale raison d'être est de se livrer à des expériences sensuelles, trompant sans vergogne l'amant nourricier avec le gigolo de leur choix, ce dernier n'étant du reste pour ces embrasées qu'un passe-temps très momentané.

M. Paul Vialar, est persuadé qu'il y a, depuis la guerre, chez les jeunes gens « du monde » une recrudescence de muflerie, de vice étalé, de cynisme provocant et ostentatoire. Il doit avoir raison. Et ce serait pain béni si l'on ne rencontrait tant, en dehors des milieux bourgeois, de filles garçons et de garçons filles et si peu « affranchis » que le nombre des crimes dits passionnels n'a jamais été aussi élevé. « Ils ne sont pas si forts ! » Comme le meilleur des moteurs, la machine humaine a des ratés. Le moindre grain de sable, comme le plus petit retour de flamme passionnelle peuvent détraquer pour longtemps la mécanique la plus solide, le cerveau le mieux trempé.

Paul Fleury, jeune littérateur, a conclu avec Anna Lambert un pacte. Pacte d'amour, ou mieux de rencontres sexuelles. Ils ne seront ni amant ni maîtresse, ou plutôt ne se reconnaîtront l'un sur l'autre aucun des droits que de tous temps la position d'amant a semblé conférer. Ils s'interdisent par conséquent toute manifestation de jalousie. Bravo. Il faut dire qu'Anna Lambert vit des libéralités du quinquagénaire Papoum auquel elle n'a jamais voulu se donner. Les vieux d'après guerre ne se sont pas si poires !...

Il fallait s'y attendre. Paul Fleury, l'homme fort, le cynique, le théoricien au cœur sec, se révèle un pauvre homme jaloux et même brutal. Il trouve dans la jeune fille « affranchie » une coquette qui s'emploie de son mieux à exacerber sa jalousie et qui, amoureuse elle aussi, déchirera comme « un vulgaire chiffon de papier » le fameux pacte. Ils seront donc de « vrais » amants, avec tous les apanages de cette situation : suspensions jalouses, esclavage pour l'un ou pour les deux, et pistolet automatique dans la poche ou dans le sac à main. Ces bourgeois « ne sont pas si forts » pour s'évader de la brute et venir à l'amour libre.

Autour des deux personnages évoluent d'autres types silhouettés d'une main sûre : un pédestre, amateur lui aussi d'expériences ; un jeune bourgeois qui plaque sa maîtresse comme une vieille chaussette : « Soyons d'après-guerre, mon cher ! » et une sorte de gigolo, genre anglais, un genre qui se porte beaucoup dans certains milieux dits sportifs.

Cette pièce, forte et intéressante étude des mœurs jeunes-bourgeoises d'après-guerre, est fort bien jouée par Mlle Madeleine Carlier (Anna Lambert), M. Marcel André (Paul Fleury), et par MM. Barancy, Henry Roger, Lucien Nat, R. Blancard et Mlle Suz. Delmas.

Pierre MUALDES.

L'atmosphère

Pierre Robert, sous-secrétaire d'Etat aux P.T.T., en a dit une bien bonne dans ses discours prononcés au cours de l'inauguration de la mairie de Veauche, près Saint-Etienne.

Il a dit, en posant au météorologiste politique, que son patron Herriot avait « recréé et purifié l'atmosphère ».

Ca, c'est du culot, et même du culot de pipe. Car il est incontestable que partout où il passe, le président « prometteur » enfume l'horizon !

Paradoxe sur la décadence de la bourgeoisie

Le droit à la vie ne se conquiert et ne se maintient qu'au prix de continuelles luttes : luttes des végétaux contre la nature, luttes des animaux entre eux. Ainsi le chène enfonce de profondes racines dans le sol pour mieux résister à la tempête, ainsi le chat utilise ses remarquables nerfs pour échapper au croc de son ennemi le chien. De même l'homme doit-il combattre l'homme. Les besoins factices impérieux qu'il s'est créés l'obligent à considérer son prochain comme son ennemi probable. Si les associations semblent donner un démenti à cette affirmation, l'histoire générale de l'humanité prouve son bien-fondé. Les recherches d'affinités, ou même de nécessités ou la cordialité prime, ne sont que des exceptions. Or l'exception n'infirme pas la règle. De ces luttes millénaires de l'humanité est sorti le degré de civilisation actuelle. Plus les luttes furent ardentes, impitoyables, plus leurs résultats généraux, à longue échéance, furent brillants. Les tribulations de Copernic incitèrent Galilée. Les tribulations de ce dernier donnèrent un éclat particulier à l'astronomie, éclat qui se matérialisa un siècle et demi plus tard par la divulgation du système Laplace. La lutte de l'Eglise contre l'Astronomie a développé chez cette dernière un désir de combativité, un courant d'enthousiasme, tel que cette branche de la science est devenue la plus étendue, la plus parfaite de toutes.

Mais il ne faudrait cependant pas croire que toutes les luttes furent ou sont heureuses pour l'humanité. Néanmoins nous pouvons affirmer que les gains ainsi réalisés compensent hautement les pertes ou retards, que l'ignorance a été opposée à l'évolution physique et intellectuelle de l'homme.

Ces luttes peuvent donc être considérées, dans leur ensemble, comme des facteurs importants pour le progrès humain. En tout cas, comme des nécessités fatales, inéluctables. Cette fatalité est le résultat d'une situation que le simple examen constate : chaque partie, chaque clan, est fermement convaincu d'avoir le droit et la raison pour lui.

Il faut, en effet, pour l'enchaînement logique des antagonismes, que les adversaires soient bien pénétrés de la justesse de leur cause. Cependant nous n'ignorons pas que le droit ne se trouve que d'un côté, l'autre ayant, fatalement, l'injustice en son sein. La lutte s'amplifiant nécessaire par cela même une plus grande connaissance de son droit, jusqu'à faire découvrir à l'un des deux clans son erreur, son injustice. Les adversaires n'avaient donc le droit pour eux, parce qu'aveuglés par leur ignorance. Ce-ci reculant les limites de son domaine devant la raison, fait fléchir, par sa retraite, la combativité du clan involontairement injuste, et l'handicap sérieux, celui-ci n'ayant plus l'assurance formelle d'être dans son droit.

La royauté, lorsqu'elle régnait sans conteste, était bien convaincue de la justesse de ses droits, et la lutte contre les seigneurs, précédant son avènement, lui avait fourni l'occasion de parler au nom du droit. C'est cette connaissance du droit, plus que la force infantile de la jeunesse autoritaire royale, qui, pénétrant dans l'esprit des arrogants chefs de fiefs, ou de province, a été la cause de la chute de l'autorité seigneuriale.

Plus tard, le Tiers-Etat, par son action, quoique forcément restreinte, força l'attention des privilégiés de l'époque, en introduisant le doute dissolvant dans la noblesse. La bourgeoisie naissait. C'est l'action du temps sur les idées approuvées par un certain nombre d'individus, c'est l'évolution implacable de l'esprit général sur les méthodes employées pour maintenir intact l'ordre de l'organisation de l'humanité, qui s'échelonne ainsi, détruisant les systèmes adéquats à l'époque, mais incapables pour l'avenir. Les marxistes en ont déduit ainsi de la fatalité de l'époque utopique de leur conception. Mais si l'Histoire nous apprend que le passé n'est qu'une succession d'étapes, nous prouve-t-elle par cela même la continuité, dans ce sens, de cette marche dans l'avenir ? La Russie ne nous enseigne-t-elle point que la période bourgeois fut nulle en ce pays, dépassée par le capitalisme ?

La bourgeoisie routinière, rétrograde, fit place au flamboyant capitalisme. Fort de son droit, convaincu de la logique et de la nécessité du salariat, son être s'ouvrit par une autorité implacable sur ses esclaves. Le salariat, selon lui, est la forme adéquate aux nécessités de l'époque. Les autres systèmes sont, ou périmés, ou prématurés. Partant de ce raisonnement, l'esprit ne peut qu'enregistrer la justesse de la thèse capitaliste.

Mais le prolétariat, misérable, se débattant dans sa géhenne scandaleuse, réclame son droit à la vie. Je produis, dit-il, je crée la vie, la lumière, la beauté, la splendeur. Je suis apte à recevoir les résultats de mon labeur. Je veux vivre, je veux voir, je veux admirer, je veux contempler. Je le veux, car je peux. Le droit dont vous, capitalistes, vous vous réclamez, est un droit trompeur : le véritable est parmi nous. La raison est avec nous.

La lutte s'étendant en implacabilité et en durée, force les belligérants à s'assurer tous les moyens capables de les faire triompher. Et nous assistons alors à la glissade du droit : ce dernier désertant le clan capitaliste pour s'installer chez le prolétariat. Dans ces luttes ardentes, où la controverse joue un rôle important, le prolétariat oblige son adversaire à réfléchir et à approfondir le bien-fondé de sa thèse. A sa grande surprise le capital aperçoit son erreur ; sa nécessité historique lui apparaît maintenant dépassée, et son influence progressive, actuellement rétrograde. L'évolution a précipité sa chute et demande une autre forme d'organisation.

L'on peut donc affirmer que si cette organisation en voie de décomposition se maintient encore, c'est grâce à l'effort individuel de chacun de ses parisiens privilégiés, qui ne veulent pas abandonner leurs situations iniques, tout en en reconnaissant l'injustice. Et cela est humain. Quoi, abandonner ce luxe, ce superflu, cette fastueuse existence ? Ils ne combattent plus que pour sauvegarder leurs intérêts matériels, mais ne se réclament plus du droit comme par le passé. Leur défense exclut maintenant l'idéologie qui l'animait au début de son ère. Leurs intérêts immédiats priment sur la justice. J'ai dit que c'était hu-

main. Mais il est humain, mieux, il est naturel, que le prolétariat n'accepte pas cet état de chose qui l'opprime. Il est logique que sa révolte, animée par le souffle invincible du droit, fasse table rase des derniers défenseurs de l'iniquité, en écrasant sans pitié les défenseurs du passé, atomes prétextuels d'un régime croulant.

Cette situation, catastrophique pour le capital, crée donc les hésitations de celui-ci. Les événements actuels sont le résultat de l'indécision où le départ du droit a laissé nos adversaires. La conservation de leurs intérêts n'étant plus soutenue par la certitude que la raison est de leur côté, nécessitent ces concessions dont nous bénéficions parfois. C'est donc la connaissance des besoins sociaux du prolétariat, qui amena la perplexité du Capital, et qui accélère la chute du régime actuel.

Nous pouvons constater ce paradoxe : la décadence de la bourgeoisie causée par l'éducation ; sa lâcheté indéfinissable découlant de la connaissance des besoins de l'homme.

Marcel LEPOIL.

Nos échos

A l'église et au bal.

Le huguenot représentatif Gaston Doumergue se fait tout petit devant la puissance cléricale et papiste.

Il s'est fait représenter, hier, par un commandant du nom de Marassé au service religieux qui a été célébré en l'église de Charonne à l'occasion de la fête patronale d'Albert, roi des Belges.

Il est curieux de constater que le président très laïque, élu sur la liste du Bloc des Gauches, fait son dévot par intermédiaire, tant qu'il le peut, pour adoucir sans doute la révolte violette des mitres à crosse.

D'autre part, il a envoyé un colonel, toujours de sa maison militaire, mais cette fois dans le bal de l'Association des comptables de la Seine.

Ce ramollissement présidentiel a été chargé sans doute d'ouvrir la danse de la comptabilité.

L'Eglise et le Bal, deux actes de la comédie humaine : allons, mon vieux Doumergue, nous espérons bien que tu y viendras toi-même, en personne, la prochaine fois. Ça vaut quelques mètres sur l'écran.

○○○

La couronne de Tchitcherine.

Quel est ce roi ? Quel est ce moine-soldat ? Quel est ce tsar ? Nous nous sommes posés cette triple question en regardant, stupéfaits, la photographie de Tchitcherine en magnifique costume traditionnel de président de la République mongolienne. Sa gueule ascétique à la levure méprisante, sous cette tiare pointue, nous rappelait Philippe II d'Espagne ; puis nous avions cru voir, sous ces ornements sacerdotaux et militaires, quelque moine espagnol du temps de l'Inquisition ; enfin nous nous étions figurés qu'un pseudo-tsar, sorti des brumes russes, s'était emparé de Moscou et fait couronner au Kremlin des mains mêmes de Trotski !

Non, c'était tout simplement, en oripeaux de carnaval, synthétisant la domination et l'autoritarisme, le cher camarade Tchitcherine !

On prétend qu'il va envoyer ce costume et ces attributs, par colis international, au citoyen Cachin, désireux de l'essayer devant ses troupes, lors des prochaines grandes manœuvres soviétiques.

○○○

La paille et la poutre.

L'Œuvre, dans un dessin de sa deuxième page, nous montre une petite Marianne maigrelette qui fait la leçon à un gros Anglais sur l'indépendance des peuples, à propos des affaires d'Egypte.

— N'avez-vous pas convenu de respecter l'indépendance des peuples ?

— Yes ! Et je vous prie de respecter la mienne, répond le fils d'Albion.

Les gens qui dominent à l'Œuvre ont un certain culot.

La petite Marianne s'en est foutue, et comment, de l'indépendance des peuples !

Au Maroc, en Syrie, partout, elle a envoyé des soldats pour éroser et réduire des populations qui ne demandaient qu'à vivre en paix.

Nous concevions plutôt un dessin où l'on verrait le John Bull donnant le bras à Marianne pâmée, et ce couple chantant à l'unisson ce vieux refrain toujours de mode : « Partons pour la Syrie ! »

Les fonctionnaires réclament toujours

La Fédération des Fonctionnaires n'est pas contente, parce que la Commission des finances a pris des décisions ne lui donnant pas satisfaction.

Elle se propose de saisir la dite Commission d'une lettre où elle exposera ses demandes.

Toujours des suppliques et pas d'action. Et voilà des mois que ça dure. Il n'y a pas de raison que cela finisse.

Une grève de vingt-quatre heures ferait plus avancer les choses que cette politique de suppliants.

.....

LES SPECTACLES

Opéra. — 20 h. 30 : L'Heure espagnole. Opéra-Comique. — 20 heures : Manon.

Gaité-Lyrique. — Rip. Français-Lyrique. — 20 h. 30 : Les Dragons de Villars.

Comédie-Française. — 20 h. 15 : Maman Corbi.

Odéon. — 20 h. 30 : Le Misanthrope ; Les Précieuses ridicules.

Porte-Saint-Martin. — L'Amour.

Comédie des Champs-Élysées. — Knock ; La Scintillante.

Studio des Champs-Élysées. — A l'Ombre du Mal.

Atelier. — Le Pêcheur d'ombres.

Nouvel-Ambigu. — Le Marquis de Villemer.

Théâtre des Arts. — La Rive de l'Homme.

Théâtre de l'Avenue. — Koukouli.

Femina. — Nous ne sommes pas si forts.

Gymnase. — La Gale des Glaces.

Théâtre de Paris. — La Tentation.

Albert-Ier. — Les Ballets russes.

CABARETS

Notambules. — X. Privas, Hyspa, Cazol, J. Bastia.

Le Grillon. — J. Rieux, La Revue.

La Vache enragée. — Les veillées d'art. M. Hallé.

A travers le Monde

ANGLETERRE

LES VICTIMES DU SOUS-SOL

Il y a quelques jours, onze mineurs se sont trouvés emprisonnés dans la mine de Kellan, près de Swansea, à la suite d'une inondation dans un puits de mine.

Avant-hier, les sauveteurs entendirent de faibles chocs et crurent qu'il s'agissait des malheureux ensevelis, mais ce n'était que le bruit de l'eau qui s'écoulait.

Hier au soir cependant, cinq mineurs ont pu être sauvés et l'on a retiré également le corps d'un mineur qui a succombé. Il reste encore à dégager cinq hommes ensevelis dans une autre partie de la mine.

Le mineur décédé dont on a retiré le corps était un homme marié de trente-huit ans. Il fut happé par un câble d'acier qu'il était impossible de soulever, car huit bennes y étaient attachées. Deux de ses camarades de travail, bien que se trouvant, eux aussi, en danger, sont restés près de lui pour lui donner du courage jusqu'au dernier moment.

BELGIQUE

LES METALLURGISTES VONT-ILS FAIRE GREVE?

La « Libre Belgique » annonce que la situation est très tendue actuellement dans la construction métallurgique de Charleroi. Il serait question de grève et celle-ci atteindrait cinquante mille ouvriers et six cents entreprises.

Les ouvriers ont fait circuler un bulletin demandant l'avis des intéressés concernant la grève et si celle-ci éclate dans l'un ou l'autre des ateliers, les patrons ont décidé de répondre par le lock-out.

Les ouvriers demandent une augmentation de salaire basée sur le nombre index actuel et les patrons prétendent qu'il ne leur est pas possible d'accorder cette augmentation.

Les ouvriers doivent donc crever de faim ? Il y a pourtant quelqu'un qui réalise les bénéfices scandaleux, et ce n'est, certes pas le prolétariat.

Cinquante mille ouvriers sans travail ! S'ils ont conscience de leur force, ils triompheront avec facilité du patronat — si la politique ne s'en mêle pas.

ÉTATS-UNIS

UNE GRISE D'INCENDIES

Un vaste incendie a éclaté à Jersey City, détruisant une partie des docks de la Pennsylvania Railroad.

C'est le troisième depuis quinze jours. Les dégâts sont évalués à 500,000 dollars et l'ensemble des pertes occasionnées par les trois sinistres à plus de quatre millions de dollars.

LA GUERISON DU CANCER

Des cures décisives auraient été effectuées dans plusieurs cas de cancers. Il aurait été démontré, au cours d'une visite des membres de l'« Eastern Homeopathic Association », dans une clinique, qu'on pouvait lutter efficacement contre ce fléau.

Les résultats des cures accomplies ont été relatés par le docteur Frank C. Benson, qui dirige l'établissement, comme les plus merveilleux qu'il ait jamais vus.

TREIZE BLESSES

DANS UNE COLLISION DE TRAMWAYS

Un message de Saginaw (Michigan) annonce que treize personnes ont été grièvement blessées à la suite d'une collision de tramways dans une rue de la ville.

ITALIE

L'ANTIFASCISME MANIFESTE

Hier après-midi, l'opposition italienne avait organisé à Milan la première de ses grandes réunions.

Cent quarante députés, socialistes unitaires, socialistes maximalistes, républicains, catholiques et démocrates étaient convoqués à cette manifestation. Cette action de l'opposition marque le début d'une campagne à travers le pays et est appelée à avoir un grand retentissement.

D'après « Il Mondo » qui tient la tête de l'opposition, il s'agit d'une manifestation imposée aux oppositions par la conscience qu'elles ont de la situation actuelle.

Pour répondre à cette campagne, les fascis-

cistes ont également organisé des réunions régionales. La Commission exécutive a décidé de renouveler à tous les députés et sénateurs l'invitation qui leur a été faite de participer à ces réunions régionales auxquelles assisteront également les directeurs des organes fascistes.

Mussolini a déjà fait remettre aux différents membres du Directoire municipal qui présideront ces réunions un message spécial qui, si l'on doit en croire les indiscretions officielles, donnera des directives dans le sens d'un retour à l'état normal.

En un mot, c'est le fascisme qui perd du terrain et fait des concessions.

NORVÈGE

Mme KOLONAI GRAVEMENT MALADE

Mme Kolontai, ministre plénipotentiaire des Soviets en Norvège, est actuellement gravement malade.

La rumeur circule d'autre part dans les cercles diplomatiques que Mme Kolontai serait loin d'être en bons termes avec le gouvernement de Moscou. Elle sera probablement rappelée en Russie aussitôt après sa guérison et quittera les services diplomatiques des Soviets.

Ce ne sera pas la première fois que Kolontai se trouve en désaccord avec les dictateurs ; à plusieurs reprises déjà, elle se trouva dans l'opposition et ce n'est que grâce à son nom et à l'autorité qu'elle exerça dans certains milieux qu'elle ne fut pas chassée du Parti.

Son tour approche peut-être et il est possible qu'elle soit de la même charrette que Trotsky.

EGYPTE

LA MUTINERIE

DES TROUPES SOUDANAISES

Suivant un message reçu du Caire, un avocat italien a été tué au cours de la mutinerie des troupes soudanaises à Khar-toum.

COMMENT ON RETABLI LE CALME

Une batterie de campagne et quatre automobiles blindées sont parties à destination de Port-Soudan où est déjà arrivé hier matin le premier régiment de l'East Lancashire, venant de Malte.

YOUgoslavIE

APRES LONDRES BELGRADE PROTESTE AUPRES DE MOSCOU

Les journaux soulignent l'importance de la dernière réunion du cabinet au cours de laquelle la situation générale de la Yougoslavie et spécialement les relations diplomatiques entre Belgrade et Moscou, ont fait l'objet d'un examen sérieux.

Le gouvernement aurait en mains les preuves irréfutables que le gouvernement soviétique tente à tout moment, au moyen de sommes mises à la disposition des organisations hostiles au cabinet actuel, de s'immiscer dans les affaires intérieures du pays.

Dans les milieux bien informés, on déclare que le gouvernement yougoslave va envoyer une note de protestation à Moscou. On travaille actuellement à la rédaction de cette protestation dans laquelle le gouvernement exposera son point de vue et demandera des explications.

JAPON

UN DISCOURS DE SUN-YAT-SEN

Sun-Yat-Sen, qui se trouve actuellement à Kôbe, a pris la parole avant-hier au cours d'une grande manifestation organisée sous les auspices d'une nouvelle confédération appelée « l'Union des Peuples Asiatiques ».

Sun-Yat-Sen déclara que tous les peuples asiatiques devraient suivre l'exemple du Japon, et devraient seconder une fois pour toutes la domination de l'Amérique et de l'Europe. « Avant tout, dit-il, il faut qu'une entente solide s'établisse entre la Chine et le Japon, et ensuite rejeter loin de nous tout ce qui pourrait s'infiltrer chez nous sous le déguisement d'une civilisation occidentale, et qui en réalité n'est qu'une civilisation éhontée, suant l'astuce et pourrie de logique intéressée. Que peut-il y avoir de bon dans la civilisation occidentale qui

utilise les armes pour attaquer, alors que la civilisation asiatique ne se sert d'armes que pour se défendre ? »

Sun-Yat-Sen fit pourtant une exception en ce qui concerne la Russie des Soviets qui symbolise à son avis la justice et l'humanité.

Sun-Yat-Sen va quitter le Japon pour se rendre à Tien-Tsin, où il doit se rencontrer avec quelques-uns des principaux chefs chinois.

Le bon moyen

La leçon nous vient d'Angers. Retenons-la. Les marchands du logement vont en prendre de la graine. Ecoutez ça :

Mlle Marie Lagadeu, 34 ans, qui habitait le premier étage d'un immeuble situé rue de Châteaubriand, avait été expulsée de son logement jeudi après-midi et l'huissier avait fait sortir les meubles.

Le soir, vers 8 heures, elle a, avec le concours de plusieurs amis et d'hommes de peine, replacé ses meubles dans le logement en les faisant passer par la fenêtre au moyen d'une échelle.

La police, avisée de ces faits, a dressé procès-verbal à Mlle Lagadeu pour bris de clôture et violation de domicile.

Naturellement. Comme toujours, la police est du côté des exploiters. Mais ce geste énergique n'en aura pas moins un résultat sérieux, car il faudra qu'on s'explique, et l'indignation publique saura réclamer la justice pour l'expulsee récalcitrante.

La pieuse comtesse vidait les tronc

L'interrogatoire de la comtesse de Kérinon a donné lieu à un charmant aveu de la pieuse grande dame.

Pleine de morgue, et fournissant des éclaircissements au sujet d'un différend survenu avec le clergé de Plouviech, relativement aux tronc de la chapelle de Saint-Herbot, elle déclara, sans paraître se douter de l'énormité de sa réponse :

« J'avais les clefs des tronc que je vidais une fois par an. Le produit était versé dans la bourse commune et servait aux dépenses du ménage. »

Ainsi, ce que les bonnes poires venaient verser à Saint-Herbot servait à la comtesse pour aller jouer à Monte-Carlo.

Et combien y en a-t-il ainsi, des bonnes bigotes !

Plaignons les jaloux

DEUX FEMMES VEULENT MOURIR POUR LE MEME HOMME

Senlis, 30 novembre. — Divorcé d'avec sa femme dont il avait un enfant de neuf ans, M. Roger vivait avec une couturière, Juliette Hervaux, trente-trois ans, mère de deux enfants de onze et de treize ans.

Sa femme, après le divorce, avait tenté de se suicider avec son enfant, avec un réchaud à charbon de bois. Brûlé par les souffrances de l'enfant, elle avait ouvert les fenêtres et échappé ainsi à la mort.

Or, depuis quelque temps, ayant varié, le volage compagnon était revenu vivre avec sa femme.

A son tour, Mme Hervaux, se procurant une forte dose de poison, se suicida et expira à l'hôpital de Senlis, laissant deux malheureux orphelins nullement responsables de leur malheur.

Pourquoi l'intolérance en matière d'amour conduit-elle à de si tragiques dénouements ? Il n'y a de solution que dans la compréhension des écarts de ceux qu'on aime : ils sont maîtres de leur cœur et de leur corps.

L'auto meurtrière

Accident mortel

Dijon, 30 novembre. — Sur la route de Beaune, près du hameau de Vignolles, une automobile conduite par M. Boisseaux, propriétaire à Meursanges, a renversé M. Niquet, 70 ans, cultivateur à Gorgengoux, au moment où celui-ci traversait la route, et l'a tué sur le coup.

Chauffard condamné

Dijon, 30 novembre. — Le tribunal correctionnel de Dijon a condamné à 100 fr. d'amende, aux frais, et à 75,000 francs de dommages-intérêts, Mlle Henriette Ledeuil, 34 ans, représentant de commerce, à Mirabeau (Côte-d'Or) qui, le 5 septembre, renversa avec son automobile M. Louis Roux, fermier à Mirebeau, qui mourut des suites de ses blessures.

En peu de lignes...

Pour faire peur à son mari

Toulon, 30 novembre. — Un drame conjugal s'est déroulé aujourd'hui sur le territoire de la commune de La Garde, près de Toulon, dans la maison de campagne située au lieu dit « Le Four-Vieux » et habitée par la famille Gettin. Le père, Jean-Baptiste Gettin, premier maître de la Marine, étant rentré en retard et légèrement ivre, sa femme lui reprocha sa conduite. Dans un accès de colère, le premier maître s'empara d'un couteau de table et en menaça son épouse ; l'unique enfant du ménage, une fillette de onze ans, intervint alors et désarma son père. Tout à coup, Mme Gettin se saisit elle-même d'un couteau et frappa l'officier marinier qui, la carotide tranchée, succomba presque aussitôt à sa blessure.

La meurtrière, arrêtée, a été transférée à la maison d'arrêt de Toulon ; elle a déclaré qu'elle n'avait pas voulu tuer son mari, mais seulement lui faire peur.

Une grave collision en gare d'Austerlitz

La machine D 476 qui entrait en gare d'Austerlitz a pris en écharpe un tracteur électrique.

Il n'a pas fallu moins de dix heures à travail pour débayer la voie. Les trains de banlieue ont dû être réduits et les grandes lignes ne purent achever leur parcours jusqu'à Orsay.

La coquetterie fatale

Hier matin, à 10 heures, en employant, à proximité d'un réchaud allumé, une lotion à base d'éther, Mme Jeanne Chane, 35 ans, 11, rue de Denain, à Puteaux, a vu soudain sa chevelure envahie de flammes. Grièvement blessée au visage et aux mains, elle a dû être transportée dans une clinique de Neuilly.

Un drame à Montparnasse

Un drame rapide s'est déroulé l'autre soir dans un hôtel, 19, rue du Départ.

Un jeune homme de 29 ans, M. Georges Lamy s'est suicidé sous les yeux de Mlle Hannot, son amie, qu'on put croire, un instant, coupable d'un crime.

Venu de province avec des espoirs littéraires, ce malheureux ne les avait pas vu se réaliser. Il leur avait pourtant sacrifié, assez égoïstement et inutilement, d'autres existences qu'il avait plus ou moins liées à la sienne.

Prêt à tout, il attendait de tout et de n'importe quoi la fortune et la gloire.

Il se croyait plus fort que la vie et la vie l'a brisé.

Parce que la littérature n'est rien si elle n'est pas le suc de la vie.

Plaignons ces existences, dont il est juste de dire qu'elles sont « ratées ». Ne les admirons pas.

La force inconsidérée n'est qu'une faiblesse exaspérée. Et se prendre trop au sérieux une comédie envers soi-même.

Ecrasé

En face le numéro 10 du boulevard de la Villette, M. Marcel Burger, 36 ans, opticien, 14, rue de la Place, a été renversé et grièvement blessé par une auto conduite par le chauffeur Chevrier, âgé de 37 ans, demeurant 78, avenue Gambetta.

Ne descendez pas en marche

Descendant d'un train en marche, avenue Jean-Jaurès, M. François Gally, âgé de 26 ans, comptable, demeurant rue Philippe-de-Girard, a été heurté par un véhicule venant en sens contraire et assez grièvement blessé.

La pauvre vieille cherchait du charbon

Elle est tuée

Rueil, 30 novembre. — Mme Jeanne Pelletier, 73 ans, ramassait du coke sur les voies à la gare de Rueil. Elle fut surprise par un train, grièvement blessée, et mourut pendant son transfert à l'hôpital.

C'était un drame du braconnage

Amiens, 30 novembre. — Octave Baudelot, 60 ans, cultivateur à Aizecourt-le-Haut, arrêté au début de cette semaine comme auteur présumé du meurtre de Henri Michel, 32 ans, cultivateur, trouvé mort près du bois d'Aizecourt, le crâne fracassé d'un coup de fusil, niait toute culpabilité. Il s'est enfin résolu à faire des aveux.

Il s'agit d'un drame du braconnage. Baudelot et Michel étaient tous deux à l'affût. Le premier, attendant du bruit et prenant le second pour un blaireau, tira dans sa direction. Michel tomba foudroyé.

Effrayé par les conséquences de son er-

reur, Baudelot déchargé le fusil de sa victime et organisa la mise en scène que l'on sait pour faire croire que Michel s'était tué lui-même.

PARIS ET BANLIEUE

— René Coquelin, faisant partie de la bande des voleurs d'autos, est arrêté sur le pont de Grenelle.

— Un couple inconnu escroque à l'esbrouffe Mme Boudin, fleuriste, 55, rue Royale, à Versailles.

— A Gouvieux (Oise), Alfred Meunessier, 76 ans, lassé de vivre seul, se pend dans son bûcher.

— Jeanne Hermon, neuf ans, de Bouneuil-en-Valois, confiée par sa mère à des vanniers ambulants, au mois d'août dernier, à condition qu'elle serait ramenée à la rentrée des classes, n'a pas reparu.

— M. Lacombez met en liberté provisoire Juliette Vandercruz, qui, le 14 novembre, 80, rue Charles-Fourrier, à Viry-sur-Seine, tua son mari d'un coup de tranchet.

— On recherche Mme Elisa Pangeat, 45 ans, qui n'a plus reparu à son domicile, à Toulon, où elle habitait avec sa fille, après un après-midi passé chez ses parents.

— L'auto de M. Léon Berge, ingénieur à Arras, a été tamponnée par un train au passage à niveau non gardé. La voiture est complètement démolie, mais les trois voyageurs n'ont que des blessures légères.

DEPARTEMENTS

— Le jeune Jean Samson, 13 ans, de Revin, tombe dans l'Ornain et se noie.

— Quatorze bâtiments composant le hameau du Villard (Savoie) sont anéantis par un violent incendie.

— A Chambéry, un violent incendie détruit un vaste dépôt de chiffons et gagne l'hôtel de la poste. Plusieurs millions de dégâts.

LEURS DIVIDENDES

— Travaillant à l'élargissement du pont, à Melun, M. Marc Rollin, 19 ans, tombe à l'eau et se noie, malgré les efforts de M. Mouvrot, qui plongea à deux reprises.

— M. Félix Valentin, 54 ans, mécanicien à la Sucrerie de Souppes-sur-Loing, est broyé par une machine.

Fédération du Nord et du Pas-de-Calais

Le secrétaire de la Fédération prie les groupes et individualités qui n'ont pas encore donné leurs adresses, de bien vouloir les lui envoyer le plutôt possible.

Le camarade Loréal étant libre à partir du 8 décembre, serait heureux de faire une tournée de conférences dans le Nord et le Pas-de-Calais.

Les secrétaires des groupes et individualités voudront bien se mettre en rapport avec moi dans le plus bref délai, pour que je puisse tracer la tournée du camarade Loréal, celle-ci devant être établie avant le 8 décembre.

Je compte sur le concours de tous pour m'envoyer des dates fixes et des indications utiles à ce sujet.

Les camarades d'Abbeville-Saint-Nazaire et de Dunkerque sont également priés de m'envoyer leurs adresses.

Dussart Charles, secrétaire de la Fédération, 92, rue de l'Industrie, à Onnaing (Nord).

GROUPE D'ETUDES SOCIALES DE TOULOUSE

Mardi 2 Décembre à 9 heures du soir

au Grand Cinéma Armand Bernard

GRANDE CONFÉRENCE

PUBLIQUE ET CONTRADICTOIRE

par

André COLOMER

Sujets traités :

AMNISTIE ! AMNISTIE !

PLUS DE BAGNES !

PLUS DE CONSEILS DE GUERRE !

LIBERTÉ D'EXPRESSION

AUX ÉTRANGERS EN FRANCE

RESPECT DU DROIT D'ASILE

LA REVOLUTION ET L'ANARCHIE

FEUILLETON DU LIBERTAIRE DU 1er DECEMBRE 1924. — N° 162.

Illusions perdues

par Honoré de Balzac

TROISIEME PARTIE

Les souffrances de l'inventeur

— Oh, je sais bien, reprit le magistrat, que cette affaire est obscure et du côté des débiteurs, qui sont probes, délicats, grands même !... et du côté du créancier, qui n'est qu'un pré-énoncé.

Eve, épouvantée, regardait le magistrat d'un air hébété.

— Vous comprenez, dit-il en lui jetant un regard plein de grosse finesse, que nous avons, pour réfléchir à ce qui se passe sous nos yeux, tout le temps pendant lequel nous sommes assis à écouter les plaidoiries de MM. les avocats.

Eve revint au désespoir de son inutilité. Le soir, à sept heures, Doubon apporta le commandement par lequel il dénonçait la contrainte par corps. A cette heure, la poursuite arriva donc à son apogée.

— A compter de demain, dit David, je ne pourrai plus sortir que pendant la nuit.

Eve et madame Charbon fondirent en larmes. Pour elles, se cacher était un désespoir. En apprenant que la liberté de leur maître était menacée, Kolb et Marion s'alarmèrent d'autant plus que, depuis longtemps, ils l'avaient jugé dénué de toute malice ; et ils tremblèrent tellement pour

lui, qu'ils vinrent trouver madame Charbon, Eve et David, sous prétexte de savoir à quoi leur dévouement pouvait être utile. Ils arrivèrent au moment où ces trois êtres, pour qui la vie avait été jusqu'alors si simple, pleuraient en apercevant la nécessité de cacher David. Mais comment échapper aux espions invisibles qui, dès à présent, devaient observer les moindres démarches de cet homme, malheureusement si distrait ?

— Si madame veut admettre ein betit quart d'heure, che fais bousser eine reconnaissance dans le gante ennemi, dit Kolb, et vis ferrez que cheu m'y gonnais, quoique chate l'air d'ein Hallemante ; gonne che suis ein vrai Français, chat engor te la malice.

— Oh ! madame, dit Marion, laissez-le aller, il ne pense qu'à garder monsieur, il n'a pas d'autre idée. Kolb n'est pas un Alsacien ; c'est... quoi ?... un vrai terre-neu-vien !

— Allez, mon bon Kolb, lui dit David, nous avons encore le temps de prendre un parti.

Kolb courut chez l'huissier, où les ennemis

de David, réunis en conseil, avisaient au moyen de s'emparer de lui.

L'arrestation des débiteurs est, en province, un fait exorbitant, anormal, s'il en fut jamais. D'abord, chacun s'y connaît trop bien pour que personne emploie jamais un moyen si odieux. On doit se trouver, créanciers et débiteurs, face à face pendant toute la vie. Puis, quand un commerçant, un banquier, pour se servir des expressions de la province, qui ne transige guère sur cette espèce de vol légal, médite une vaste faillite, Paris lui sert de refuge. Paris est en quelque sorte la Belgique de la province ; on y trouve des retraites presque impénétrables, et le mandat de l'huissier poursuivant expire aux limites de sa juridiction. En outre, il est d'autres empêchements quasi dirimants. Ainsi la loi qui consacre l'inviolabilité du domicile régit sans exception en province ; l'huissier n'y a pas le droit, comme à Paris, de pénétrer dans une maison tierce pour y venir saisir le débiteur. Le législateur a cru devoir excepter Paris, à cause de la réunion constante de plusieurs familles dans la même maison. Mais, en province, pour violer le domicile du débiteur lui-même, l'huissier doit se faire assister du juge de paix. Or, le juge de paix, qui tient sous sa puissance les huissiers, est à peu près le maître d'accorder ou de refuser son concours. A la louange des juges de paix, on doit dire que cette obligation leur pèse, ils ne veulent pas servir des passions aveugles, ou des vengeances. Il est encore d'autres difficultés non moins graves et qui tendent à modifier la cruauté tout à fait inutile de la loi sur la contrainte par corps, par l'action des mœurs, qui changent souvent les lois au point des annuler. Dans les grandes villes, il existe assez de misérables, de gens dépravés, sans foi ni loi, pour servir d'es-

pions ; mais, dans les petites villes chacun se connaît trop pour pouvoir se mettre aux gages d'un huissier. Quiconque, dans la classe infime, se présenterait à ce genre de dépravation serait obligé de quitter la ville.

Ainsi, l'arrestation d'un débiteur n'étant pas, comme à Paris ou dans les grands centres de population, l'objet de l'industrie privilégiée des gardes de commerce, devient une œuvre de procédure excessive-ment difficile, un combat de ruse entre le débiteur et l'huissier dont les inventions ont quelquefois fourni de très agréables récits aux faits-Paris des journaux. Cointel l'ainé n'avait pas voulu se montrer ; mais le gros Cointel, qui se disait chargé de cette affaire par Métivier, était venu chez Doubon avec Cérizet, devenu son prote, et dont la coopération avait été acquise par la promesse d'un billet de mille francs.

Doubon devait compter sur deux de ses praticiens. Ainsi les Cointel avaient déjà trois liemiers pour surveiller leur proie. Au moment de l'arrestation, Doubon pouvait, d'ailleurs, employer la gendarmerie, qui, aux termes des jugements, doit son concours à l'huissier qui la requiert. Ces cinq personnes étaient donc en ce moment réunies dans le cabinet de maître Doubon, situé au rez-de-chaussée de la maison, en suite de l'étude.

On entra dans l'étude par un assez large corridor dallé qui formait porte une allée. La maison avait une simple porte bâtarde, de chaque côté de laquelle se voyaient les pannonceaux ministériels dorés : Huissier. Les deux fenêtres de l'étude donnant sur la rue étaient défendues par de forts barreaux de fer. Le cabinet avait vue sur un jardin où l'huissier, amant de Pomone, cultivait lui-même avec un grand succès les espaliers. La cuisine faisait face

à l'étude, et derrière la cuisine se développait l'escalier par lequel on montait à l'étage supérieur.

Cette maison se trouvait dans une petite rue, derrière le nouveau palais de justice, alors en construction, et qui ne fut fini qu'après 1830. Ces détails ne sont pas inutiles à l'intelligence de ce qui advint à Kolb. L'Alsacien avait inventé de se présenter à l'huissier sous prétexte de lui vendre son maître, afin d'apprendre ainsi quels seraient les pièges qu'on lui tendrait, et de l'en préserver.

La cuisinière vint ouvrir, Kolb lui manifesta le désir de parler à M. Doubon pour affaires. Contrariée d'être dérangée pendant qu'elle lavait sa vaisselle, cette femme ouvrit la porte de l'étude en disant à Kolb qui lui était inconnu, d'y attendre monsieur, pour le moment en conférence dans son cabinet ; puis elle alla prévenir son maître qu'un homme voulait lui parler. Cette expression un homme signifiait si bien un paysan, que Doubon dit :

— Qu'il attende !

Kolb s'assit auprès de la porte du cabinet.

— Ah ça ! comment comptez-vous procéder ? Car, si nous pouvions l'empoigner demain matin, ce serait du temps de gagné, dit le gros Cointel.

— Il n'a pas volé son nom de naïf, rien ne sera plus facile, s'écria Cérizet.

En reconnaissant la voix du gros Cointel, mais surtout en entendant ces deux phrases, Kolb devina sur-le-champ qu'il s'agissait de son maître, et son étonnement alla croissant quand il distingua la voix de Cérizet.

(A suivre)

